

Lettre de M. Desbrest, Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier, etc Médecin à Fussat, près les eaux de Vichy en
Bourbonnois, à M. e Mauflatre, Docteur en Médecine de la
même Université, etc Médecin de l'Hôpital de Brest, Sur la Plage.



Monsieur, Si la plupart des maladies, presque aussi anciennes
que le monde, aux quelles les hommes sont sujets, ne tirent leur
origine que de leur intempérance, ne devons nous pas convenir aussi
qu'il intempérie, la variété des saisons et la différence des climats
ne contribuent pas peu à aggraver nos maux. Dans les premiers
siècles du monde, les hommes plus sobres que nous, vivoient bien
plus longtemps; mais si les saisons sont changées comme nos
mœurs, nous ne devons donc plus être étonnés de voir déperir
insensiblement le genre humain? N'excusons donc plus les hommes
d'être les auteurs de leurs propres maux; je sais que les excès préci-
pitent nos jours, mais ce sont des exemples particuliers qui ne
prouvent rien contre le système général.

Dans tous les temps, les hommes ont cherché des soulagemens à
leurs maux, les remèdes étoient simples dans le premier âge du
monde, parce que les maladies étoient simples et légères; mais à
mesure qu'on a vu se développer ces germes malins, qui
enlèvent tous les jours tant d'hommes de dessus la surface de la
terre, on a été contraint de recourir à des remèdes plus actifs et plus

puissions? Que nous serions heureux, cependant, si nos recherches avoient
toujours été heureuses! La rage maladie aussi cruelle que furieuse a presque
toujours éludé les secours de l'art; plusieurs tentatives aussi infructueu-
ses les unes que les autres, nous avoient souvent prouvé l'inutilité
et l'insuffisance de nos secours. Le mercure, remède précieux, à qui
l'humanité a tant d'obligations, puis qu'il nous délivre d'un mal
que nous puisons dans la source même des plaisirs, et qui portant
des plus rudes coups sur les parties les plus essentielles à l'homme, puis-
qu'elles en perpétuent l'espèce, n'auroit bientôt fait de tout le genre
humain qu'un vaste tombeau; le mercure, dis-je, jouoit un trop beau
rôle dans la matière médicale, pour qu'on ne tentât pas d'en faire
l'essai pour la cure del'hydrophobie: le succès parut d'abord répondre
à l'attente de ceux qui en firent l'épreuve, et bientôt on ne tarda pas
à le regarder encore comme un spécifique contre ce cruel mal; cependant
les expériences se sont multipliées: les succès n'a pas été constants; mais
bien loin d'abuser le mercure, on a cherché des raisons pour le persua-
der que si le mal n'avoit pas cédé, ce n'étoit pas la faute du remède;
mais qu'il falloit en accuser le temps, les précautions ou les circons-
tances qui n'avoient pas été favorables. Une observation que j'ai suivie,
autant que je l'ai pu, avec tous le soin possible, et dont je vais vous faire
part, pourra peut être contribuer, sinon à nous faire rejeter le
mercure, du moins à suspendre encore notre jugement.

Pierre Vian âgé de trente ans, d'une constitution cacochimique, et Jean
... âgé de neuf ans, tous deux bergers de la paroisse de Mollé près
Lunel en Rouergois, furent mordus le 8. de mai 1786, par une louve
enragée qui mordit aussi différentes espèces de bestiaux.

Les deux enfants me furent amenés le 9 de mai, après m'être exactement informé de toutes les circonstances de l'accident qui leur était arrivé, je me déterminai pour les frictions mercurielles, je les fis conduire à l'hôpital, où j'ai suivi constamment leur maladie, avec M. Collin mon confrère.

Ils furent d'abord saignés du bras; nous procédâmes au pansement des plaies, dont M. Ponthenier habile chirurgien a eu beaucoup de soin pendant tout le traitement.

Pierre Viau, le plus âgé, avoit une plaie à la tête d'environ cinq pouces de diamètre en tous sens, qui occupoit une partie de l'os pariétal gauche, presque tout le pariétal droit et tout le haut de l'occipital; ces os étoient absolument découverts, les téguments en avoient été entièrement dévorés, le péri-crâne même en avoit été enlevé. Il avoit encore une morsure au-dessous de l'œil droit, qui étoit alors tuméfié et entièrement fermé, une autre au-dessus de l'oreille gauche, et un coup de dent dans l'oreille du même côté, et enfin une morsure à la main gauche, entre l'index et le doigt du milieu. Feberger avoit été mordu le premier.

Jean le plus jeune, avoit trois morsures à la tête toutes trois à peu près vers la jonction des pariétaux avec l'os occipital. La plus considérable avoit un pouce et demi de large; outre ces trois morsures, il en avoit une autre à côté de l'œil droit et un coup de dent à la main gauche, qui pénéroit les téguments de part en part entre le pouce et l'index.

Le nombre des morsures, leur grandeur, leur situation et l'abondance du virus qui avoit été nécessairement introduit par toutes ces plaies, tout nous annonçoit le danger dont étoient menacés ces enfants, et les progrès qu'alloit faire le mal, si



nous ne les prévenions par notre promptitude à appliquer des remèdes : après les avoir faits saigner, comme je l'ai dit, on se contenta ce jour là de panser les playes de la tête avec des compreses trempées dans l'eau de vie, à cause de la grande quantité de cheveux qui y étoient collés, et qu'on ne put en détacher; on appliqua la pommade mercurielle sur les autres playes: le soir nous les fîmes baigner; mais Pierre Viau ne vouloit point entrer dans le bain, il fallut l'y forcer, et encore ne put on l'y retenir qu'un quart d'heure: le lendemain lors qu'on lui demanda la raison des difficultés qu'il avoit faites pour entrer dans le bain, il répondit qu'il avoit rêvé la nuit précédente du bain, qu'il étoit tombé dans un étang où on vouloit le faire noyer. Symptôme conforme à celui qu'éprouva Elizabeth Bryant dont il est parlé sur l'hydrophobie du Docteur Nugent, signe avant-coureur de l'horreur qu'on doit avoir pour l'eau.

Le 10. au matin ils furent baignés. Pierre Viau ce jour là ne fit point de difficulté pour entrer dans le bain: le soir nous les fîmes frictionner sur les bras mordus; on commença dès lors à panser les plaies avec parties égales de pommade mercurielle et de digestif ordinaire mêlés ensemble. Le 11. ils prirent du turbith minéral qui les voida par le haut et par le bas, le soir du même jour, ils furent frictionnés sur l'autre bras: le 12 ils furent baignés, le 13 au matin, ils prirent un dernier bain, et reçurent le soir chacun une friction: le 14, 15, 16 et 17, nous leur fîmes prendre une omelette dans laquelle nous avions fait entrer la poudre d'huître calcinée: nous tentâmes même de leur faire prendre la poudre de Palmarius, mais ils la refusèrent à cause de son amertume.

Le 14 et le 16, ils furent aussi frictionnés : dès le 13 Pierre avoit mal
aux dents; mais le 14, 15 et 16, il avoit les amygdales gonflées, la langue
blanche et une difficulté d'avaler. Le 17 nous les laissâmes reposer: le
18, 19 et 20, ils furent encore frictionnés; mais bien loin de voir
paraître la salivation, comme nous avions tout lieu de nous y
attendre, la tuméfaction des glandes cessa, la langue reparut dans
son état naturel, et la déglutition devint libre, dans que ces humeurs
repercutées parussent compensées par aucune autre ~~excitation~~ excitation
sensible. Le 22 et le 24 nous leur fîmes administrer à chacun
une friction; mais le 24 on s'appercut que Pierre Vieu avoit une
espèce d'horreur pour les boissons, et qu'il refusoit de boire; il avoit
aussi depuis plusieurs jours des mouvements convulsifs dans le
visage: le 25 pendant le cours de la journée, il ne voulut absolu-
ment rien boire; le soir du même jour j'eus demandé s'il vouloit
boire du vin, m'ayant répondu qu'il s'efforceroit pour l'avaler,
j'eus en fin donner une tasse qu'il porta à sa bouche en fermis-
sans en lano le regarder: il but le vin, mais avec beaucoup de peine
et en s'efforçant: un instant après j'eus donné une tasse d'eau
lui disant que c'étoit encore du vin; mais comme il étoit sur le po-
int de prendre la tasse, quoiqu'il ne put pas voir ce qu'il y avoit
dedans, il dit avec vivacité qu'on le trompoit, qu'il sentoit bien
que c'étoit de l'eau qu'on lui donnoit, et il s'en fonda dans son
lit. Dans le courant de la journée en lui près tant à boire,
on avoit laissé tomber une goutte d'eau sur son habit, et il
avoit poussé des cris perçans, le même jour d'avoit poursuivi
avec fureur un chien qui étoit entré dans sa chambre.



Jean... eut le 25 une forte friction, le chirurgien n'osa pas frictionner Pierre, qui le 26 ou matin but beaucoup d'eau chaude: lui ayant demandé ce jour là pourquoi il n'avoit pas voulu boire la tasse, il répondit que c'étoit parce qu'il ne pouvoit pas regarder l'eau es que lorsqu'on lui en presentoit, il sentoit un vent, ce sont ses termes, qui de la tête, il vouloit dire le crane, lui descendoit dans le nez, et du nez remontoit à la ~~face~~ tête, et qu'il étoit forcé de soupirer; il me dit aussi que ce jour, le 26, il n'avoit pas tant d'horreur pour l'eau, et que pourvu qu'il eut le nez dans la tasse, il la buoit bien.

Depuis le 10 mai jusqu'au 26 du même mois, Jean avoit eue onze frictions, et Pierre en avoit eue dix; on avoit employé pour ces frictions ou pour panser les playes, douze onces de pommade mercurielle faite avec quatre onces de mercure et huit onces de graisse; cependant la salivation ne parut point, quoique les frictions se feroient de fort près; Jean même qui n'avoit que neuf ans, et qui avoit eue presque autant de mercure que l'autre, ne se plaignit jamais de la moindre incommodité.

Nous fîmes faire une nouvelle pommade avec parties égales de mercure et de graisse, et nous leur fîmes administrer le matin 26, à chacun une forte friction de cette nouvelle pommade. Le 26 au soir, j'eus boire Pierre, il prit la tasse et la porta à sa bouche presque sans émotion; mais j'observai qu'il avaloit avec beaucoup de peine, qu'il y avoit des mixtures glaireuses qui lui embarrassoient la gorge et qui l'obligeoient de cracher; après qu'il eut rejeté ces glaires, il porta une seconde fois la tasse à sa bouche, mais avec plus d'émotion que la première

fois, il paroissoit même essoufflé, et respiroit avec force, on entendoit aussi l'air qui sortoit avec bruit des narines, son gosier étoit en convulsion et faisoit du bruit comme s'il eût été étranglé.

Le 27 et 28 ils eurent encore de fortes frictions, mais le 28, Pierre ne voulut plus boire, il ne voulut pas même permettre qu'on ouvrit davantage une porte qui donnoit sur un ruisseau qui couloit à côté de sa chambre, et par laquelle on y entroit ordinairement, parce qu'il frémissoit, disoit-il, toutes les fois qu'on l'ouvroit; il se plaignit encore à jour la d'un grand feu dans la poitrine: le 29 Jean fut frictionné, Pierre ne pouvoit plus supporter, ni le jour, ni la lumière d'aucun flambeau, il avoit des frémissemens presque continuels, et étoit impotent de presque tous ses membres.

Le 30 et 31 mai, le 1, le 2, et le 3 Juin, Jean fut encore frictionné: nous le purgeâmes le 5, et il partit le soir du même jour bien gai, et ses plaies entièrement guéries.

Pierre qui étoit dans une situation bien déplorable, maigre, sans forces et dans une agitation continuelle, étoit parti depuis le 31 mai: ses parens qui ne le quittoient pas, n'avoient pas voulu le laisser davantage à l'hôpital; ils l'avoient emmené dans une voiture bien couverte, pour ne le point exposer au grand jour qu'il ne pouvoit pas supporter; et nous leur avions donné de la pommade mercurielle pour panser ses plaies: j'allai le voir le 28 Juin: il étoit dans un état affreux, maigre, sec, décharné et sans connoissance, il avoit une figure hideuse; il étoit encore sourd depuis plusieurs jours, et il avoit une paralysie sur les jambes, où il éprouvoit de grandes douleurs: je lui fis donner



à boire, il ne marque pas d'horreur pour la boisson; cependant il avoit toujours un peu de peine à avaler: il mourut le 10 juin.

Pierre avoit reçu en tout quatorze frictions, Jean en avoit eu vingt et il étoit entre dans les différentes pommades qu'on employa pour les frictions ou pour le pansement des plaies, huit onces de mercure. Jean le moins maltraité des deux, avoit reçu plus de frictions; mais les plaies de Pierre qui étoient plus considérables que celles de Jean, avoient exigé une plus grande quantité de mercure, d'ailleurs celles de Jean étoient consolidées depuis le 23 ou le 24 mai, celles de Pierre au contraire suppuroient encore lorsqu'il mourut, surtout la plus grande de la tête, dont les bords avoient toujours été garnis de pommade mercurielle, que l'on renouveloit ensuite avec des compresses trempées dans l'eau de vie simple ou camphrée. Le 8 juin, lorsque je vis Pierre, l'exfoliation des os se préparoit, et les chairs dalentour étoient d'un beau rouge.

Jean, jeune enfant, qui dans l'espace de vingt cinq jours avoit eu vingt frictions, et reçu près de quatre onces de mercure pour sa part, n'eut pas la moindre apparence de salivation; il se plaignoit seulement pendant un jour ou deux d'une légère douleur de dents; toutes les excretions d'ailleurs étoient bien conditionnées, et comme dans l'état naturel: il a toujours été gai et fort enjoué; Pierre au contraire avoit l'air triste, morne et sombre.

Il faut vous faire observer ici, Messieurs, que la chambre qu'ont habitée ces enfans pendant le traitement, étoit fort basse, et comme une espèce de souterrain, et étoit conséquemment fort humide: cependant pour compenser

en partie ce qui manquait du côté de la chaleur de la chambre, on avoit eu soin d'y tenir presque toujours du feu allumé, et les frictions avoient toujours été administrées auprès du feu.

Quant au régime de vie, ils ont été nourris avec des coupes de lait, du lait en bouillie, des œufs frais, et presque jamais de viandes ni de soupes grasses, dont ils ne se souvenoient pas, n'y étant pas habitués. Leur boisson ordinaire étoit de l'eau froide ou chaude, du lait coupé, ou du lait pur qu'on leur laissoit à leur choix.

De tous les animaux qui avoient été mordus, un cochon qui l'avoit été dans une tumeur qu'il avoit au cou, creva le jour suivant de la morsure; une truie qui depuis trois jours ne mangeoit rien, et qui avoit bu le premier juin fut trouvée morte le dix, elle avoit la gorge saignée de vers. Un autre cochon fut arrommé le 7 juin, parce qu'on l'appercut que depuis quelques jours il ne vouloit pas manger, qu'il se jettoit sur les autres cochons, et qu'il en avoit mordu un. De tous les autres animaux qui avoient été mordus au nombre de six, trois cochons et trois vaches, aucun n'a changé; il est vrai qu'ils avoient moins de mal que les autres, et surtout les vaches, et qu'on leur a fait quelques remèdes.

Jean, qui depuis qu'il étoit sorti de l'hôpital, n'avoit pas cessé d'aller aux champs garder des troupeaux, et qui avoit toujours été exposé aux divers changements de temps, sans en ressentir la moindre incommodité, se plaignit vers le commencement du mois d'août suivant, en revenant d'un pré où il étoit allé tourner du foin, d'une vive douleur dans le bas ventre, qui lui répondoit dans la région des lombes, et qui s'étendit bientôt jusqu'aux extrémités supérieures; il supporta son mal avec patience pendant huit jours; il alloit même aux champs



comme à son ordinaire, mais le mal ayant fait des progrès, et
s'étant jeté sur les extrémités inférieures, ces enfants furent
contraints de garder le lit. Ses parents qui étoient bien loin de
soupçonner la cause du mal, se figurèrent qu'il étoit dérangé
quelque chose dans le corps, et ils agirent en conséquence,
c'est à dire qu'ils le mirent entre les mains d'une de ces
femmes que l'on trouve dans les campagnes, qui se
mettent de raccommoder les os fracturés, et qui après lui avoir
bien travaillé le corps, assurés que tout étoit rétabli dans
son état naturel: cependant cet enfant déperissoit à
vue d'œil, étant paralytique de tous ses membres; sans qu'on
songeât à lui procurer quelque soulagement: il mourut
le 18 du même mois, ayant toujours été fort raisonnable,
et ayant donné des marques de connoissance jusqu'à son
dernier moment. Jean pendant tout le cours de la maladie,
n'a pas donné la moindre marque d'horreur pour le boisson:
c'est là tout ce que j'ai pu tirer de ses parents, qui ont été assez
simples pour ne nous point informer de la situation de leur enfant.
Cet accident auquel nous ne devions pas naturellement nous
attendre, paroit être une espèce de mercurie plutôt que de toute
autre cause; le mercurie qui a toujours été retenu dans le
corps, après y avoir roulé longtemps, a enfin atteint le nerf,
et a occasionné tous ces fâcheux symptômes aux quels le
mauvais ménageement de ces enfants, qui a toujours été
exposé à un air libre, tantôt froid et tantôt chaud, n'a
pas peu contribué.

Il semble que l'on pourroit dire d'après ces observations, que le mercure, dont on exalte tant la vertu pour guérir l'hydrophobie, n'est point un remède aussi sûr qu'on s'en étoit d'abord imaginé; car il paroît que pour combattre le virus hydrophobique, il faut introduire dans le corps une très grande quantité de mercure, puis que tous ceux qu'on a administré à Pierre Vieu, n'ont pas été suffisants pour empêcher l'hydrophobie de se manifester; il étoit cependant administré en trop grande quantité, puis qu'il a occasionné des accidens qui ont peut être autant contribué qu'le virus à hâter la mort de Pierre. Jean qui a toujours paru sain et bien rétabli, devient paralytique et meurt dans le tems qu'on l'y attend le moins. Le mercure a peut être détruit le virus, mais il a aussi détruit le corps. Ces accidens, dirait-on, ne seroient point arrivés à Jean, s'il eût gardé plus de ménagemens en sortant des remèdes? Cela peut être. Mais Pierre Vieu qui a été exposé au même accident, et qui étoit encore hydrophobe, auroit-il évité son sort en restant tranquille à l'hôpital? Non sans doute, puisqu'avant d'en sortir il étoit déjà impotent, et ne s'aideroit qu'avec peine de ses membres.

Nepourroit-on pas conclure que la quantité de mercure qu'il faudroit introduire dans le corps pour détruire le virus hydrophobique, est au dessus de ce qu'en peut porter notre corps, sans que son économie en soit dérangée? Mais plusieurs malades, dirait-on, ont été radicalement guéris par les frictions mercurielles? Je répondrai à cela que plusieurs aussi à qui on les a administrés, sont morts hydrophobes: le mercure n'est donc pas efficace, puis que le plus souvent il ne réussit pas; je dis même qu'on a



plus d'exemples de son peu d'efficacité que de la ventée, comme je le dirai
bientôt; et de ces deux malades que M. Collin et moi, avons traités,
l'un meurt hydrophobe et paralytique, et l'autre meurt paralytique.
Je dis enfin que si l'on doit attendre de bons effets du mercure dans le cas
de la rage, ce ne peut être que lorsque le virus rabique a été intro-
duit en petite quantité, ou lorsqu'il n'en est pas trop exalté, et qu'il
n'est pas pour être détruit qu'autant de mercure qu'il en faut pour
que l'économie animale n'en soit pas dérangée, et c'en peut être
le cas dans lequel se sont trouvés tous ceux qui ont été guéris par
les frictions mercurielles. S'il est vrai que le nombre en soit
aussi grand qu'on le pense communément, si la nature et la
cause de cette cruelle maladie nous étoient bien connues, nous en
découvririons peut être le contrepoison: mais tant que nos
connoissances ne seront à cet égard que des conjectures, il n'y a
qu'un heureux hasard qui puisse nous mettre sur les voies.
Le virus rabique manifeste quelque fois sa malignité avec
tant de promptitude, qu'il ne donne pas même le temps de songer
à en prévenir les effets: témoin l'histoire de ce malheureux
dont parle M. Mead dans son traité des poisons (1), qui fut
mordue par un chien enragé le jour même de ses nocces, et qui
après avoir passé tout le jour dans les différents plaisirs de la table
et de la danse, aller goûter entre les bras de sa tendre épouse les dou-
ceurs de l'hyménée, mais si les commencemens de cette nuit furent
déliçieux, que la fin en devint tragique! le vin, la danse et les
chats amoureux avoient si prodigieusement contribué au dévelop-
pement du virus, que cet époux infortuné se sentant tout à
coup transporté de la plus cruelle fièvre, divorça inhumaine-
ment cette même épouse, à qui il venoit un instant auparavant

(1) Contaminé par le virus d'une rage.

toute la violence de la passion, et lui changea son aspect en un air
funèbre.

D'autres fois le virus reste des mois entiers, et même des années, avant de se
manifester. Claude et Billepoutat enragés plus de 9 mois après avoir été
mordus par une louve. et M. de la Haye parle d'une personne qui dix ans
après avoir été mordue, fut tout à coup atteinte de rage. Le terme
ordinaire est de 30 à 40 jours.

On avoit cru jusqu'à présent que la rage étoit une maladie particulière
affectée à quelques espèces d'animaux; qu'elle ne s'engendroient jamais elle
même chez les hommes, et que nous ne pouvions la contraindre que par
communication. Plusieurs observations semblent prouver le
contraire. M. Crécour, Chirurgien, (3) rapporte l'histoire d'un soldat
epi, à la suite d'une chute avec commotion, devint hydrophobe.

M. Laurens, Docteur en médecine de l'université de Montpellier (4),
fait mention d'un paysan de 18 ans, qui après avoir fait 6 lieues
par une chaleur très vive dans le mois de juillet, tomba tout à coup
sans connaissance, et qui ne donna bientôt des signes de vie, que
pour manifester toute l'horreur qu'il avoit pour les liquides, et qui
fut aussi très suivie de la rage qui termina sa vie le même jour. On
trouve dans le Journal de Médecine, tom. VII. pag. 89, une observa-
tion de M. Lavirotte, Docteur Regent de la faculté de médecine de
Paris, par laquelle il constate qu'un jeune homme âgé de 30 ans,
après des exercices violents et une marche de deux lieues dans le mois
de mai, fut tout à coup atteint de l'hydrophobie, et qu'il mourut
le second jour de la maladie, avec tous les symptômes de la rage. Il
y a encore plusieurs autres observations dans Boerhaave,

(1) Journal de médecine, tom. 4. p. 269.

(2) Dissert. sur l'hydrophobie et la rage.

(3) Journal de médecine, t. 6. p. 139.

(4) Journal de médecine, t. 7. p. 5.



Pan Swieten son commun docteur; dans les observations de Henkens;
dans M. Brognani (1), Professeur en médecine à Pise; dans
Marcellus Donatus, &c. qui concourent toutes à prouver que
l'hydrophobie est une maladie qui n'est pas plus particulière
au chien, au loup, &c. qu'à l'homme, et qui nous fournit
naturellement cette triste réflexion qu'il n'est point de species
de maladies dont les hommes ne souffrent legerement en eux
mêmes; comme il n'est point de crimes, quelques énormes
qu'ils puissent être, aux quels ils ne puissent se livrer: mais
ne poussons pas plus loin cette réflexion, elle est trop accablante
pour l'humanité.

M. Desault est le premier qui ait employé les frictions mercurielles pour la cure de l'hydrophobie. En ouvrant des animaux enrages ce celebre medecin avoit observé qu'ils étoient farcis de vers, et en conséquence il avoit choisi le mercure qui est un des plus puissans vermifuges que nous ayons. M. Cauroy (2), avoit cependant dit avant lui, que peut être le mercure en grande quantité forceoit il les obstacles que le refluxement des veines apporte à la circulation dans cette maladie. L'illustre M. de Sauvage, Professeur en médecine à Montpellier, et notre maître commun, dont vous connoissez la savante dissertation qu'il a donnée sur cette matière, a tâché de démontrer l'analogie qu'il y a entre le virus hydrophobique et le virus venerien, et a conclu pour les frictions mercurielles. Enfin le mercure a bien pris faveur, qu'on le regarde assez généralement aujourd'hui (3), de *Vereno animalium naturali et acquisito*. Brognani.

(1). Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ann. 1699. p. 29.

dehors comme une piquette contre la rage; cependant plusieurs personnes de celles qui ont administré le mercure, sont mortes hydrophobes; il est vrai aussi qu'il y en a plusieurs qui ont été guéries; mais celles qui ont été guéries par les frictions mercurielles, et qui avoient été mordues par des animaux enragés, seroient elles devenues enragées elles mêmes, si on n'avoit point employé le mercure? C'est ce qu'on ne sauroit assurer, puis qu'on voit souvent des personnes qui ayant été mordues par des animaux enragés, ne contractent cependant pas la rage, et nous n'avons que très peu d'observations qui constatent la guérison de l'hydrophobie déclarée, et dans lesquelles on ne pouvoir par méconnoître le virus hydrophobique. On trouve dans l'histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, année 1699, l'histoire d'une fille de vingt ans, qui avoit été mordue à la main par un petit garçon enragé: elle eut tous les accidens de la rage, et elle fut guérie par de fréquens bains duls. Il y est encore parlé d'une femme enragée qui ayant été saignée jusqu'à épuisance, liée sur une chaise pendant un an, et nourrie seulement de pain et d'eau, avoit été guérie. On y fait mention aussi d'un homme hydrophobe, qu'on avoit lié à un arbre, et à qui on avoit jeté sur le corps 200 seaux d'eau, sans autre préparation, et qui fut guéri. Mais l'observation la mieux circonstanciée, est celle qui est rapportée par le Docteur Nuyent, dans la dissertation Angloise qu'il a donnée sur l'hydrophobie. Le frère d'Aschoet (1) Apothicaire de la mission des Jésuites à Pondichéry parle d'une femme qui avoit été mordue par un jeune Indien enragé, et qu'il ayuér, quoiqu'hydrophobe, avec des pillules et des frictions mercurielles.

(1) Journal de Médecine, t. 5. p. 93.



Ces différentes observations nous apprennent qu'il n'est pas impossible, comme on l'a vu, de guérir la rage, lorsque l'hydrophobie étoit une fois déclarée; elles nous font voir aussi qu'on peut parvenir au même but par différens moyens; mais on a reconnu si souvent l'inutilité des bains, qu'on ne doit plus balancer à les bannir entièrement du traitement, lorsque l'hydrophobie est déclarée; car il est constant que les bains, et généralement tous les liquides, bien loin de soulager, augmentent la violence des symptômes, et jettent les malades dans des convulsions affreuses. L'usage des bains ne pourroit donc tous au plus convenir que lors que l'horreur des liquides ne seroit point encore manifestée. Reste donc à opter entre le mercure et les anti spasmodiques, qui ont si bien réussi au Docteur Nugent; la prudence exigeroit peut être que l'on fit usage en même temps de ces deux différens remèdes, quoique les anti spasmodiques soient les seuls qui paroissent convenir, lorsque les symptômes de la rage ne sont plus équivoques. Et en effet, ne paroît il pas évident que le mercure ne peut pas combattre essentiellement le virus hydrophobique, si les poisons agissent plutôt sur les solides que sur les fluides, comme M. Mead, ce grand Médecin Anglois, paroît l'avoir démontré dans son excellent traité (1) des poisons? Et si tous les symptômes qu'ils occasionnent, sont une suite de l'irritation spasmodique dans les nerfs sous affectés, je ne vois pas qu'on puisse regarder le mercure comme un anti spasmodique, il paroît avoir une vertu contraire; il est certain au moins qu'on ne doit l'administrer qu'avec beaucoup de circonspection et de ménagement aux personnes délicates, et qui ont le genre nerveux bien susceptible d'irritation. Il paroît au contraire que tous les remèdes anti spasmodiques sont les seuls qu'on doit employer dans la cure de cette cruelle maladie.

L'heureuse expérience que M. e Nugent a faite du musc, du castoreum, du camphre, de l'opium, &c. avec lesquels il a guéri Elisabeth Bryant, ne devoit elle pas nous enhardir à tenter les mêmes remèdes? L'expérience qui seule peut nous instruire parfaitement, nous apprendra peut être un jour la véritable méthode de traiter cette maladie, et nous indiquera les remèdes dont il faudra constamment faire usage: M. e Nugent nous a mis sur les voyes; des essais multipliés confirmeront peut être la solidité de sa théorie.

Le mercure, s'il produisoit le même effet, ne le feroit que par accident, comme il ne me seroit pas difficile de le prouver, si je ne craignois d'exceder les bornes d'une lettre qui n'est déjà que trop longue, mais que je n'ai pas cru devoir faire plus courte; j'ajouterai seulement que les absorbans, et la poudre d'huître en particulier, dont on a fait assez généralement usage jusqu'à présent, ne paroissent guere propres à combattre un mal qui exige des remèdes dont l'opération soit plus sûre et plus manifeste; car ou ils agissent comme absorbans, ou comme apéritifs et stimulans. Dans le premier cas, on suppose qu'ils doivent neutraliser le virus, dont il paroît bien que l'avidité n'est qu'imaginaires; et dans le second, quel grand effet peuvent ils produire par la petite quantité de tels alcalis qu'ils contiennent, pour guérir un mal dont tous les symptômes sont furieux. J'ai l'honneur d'être, &c.

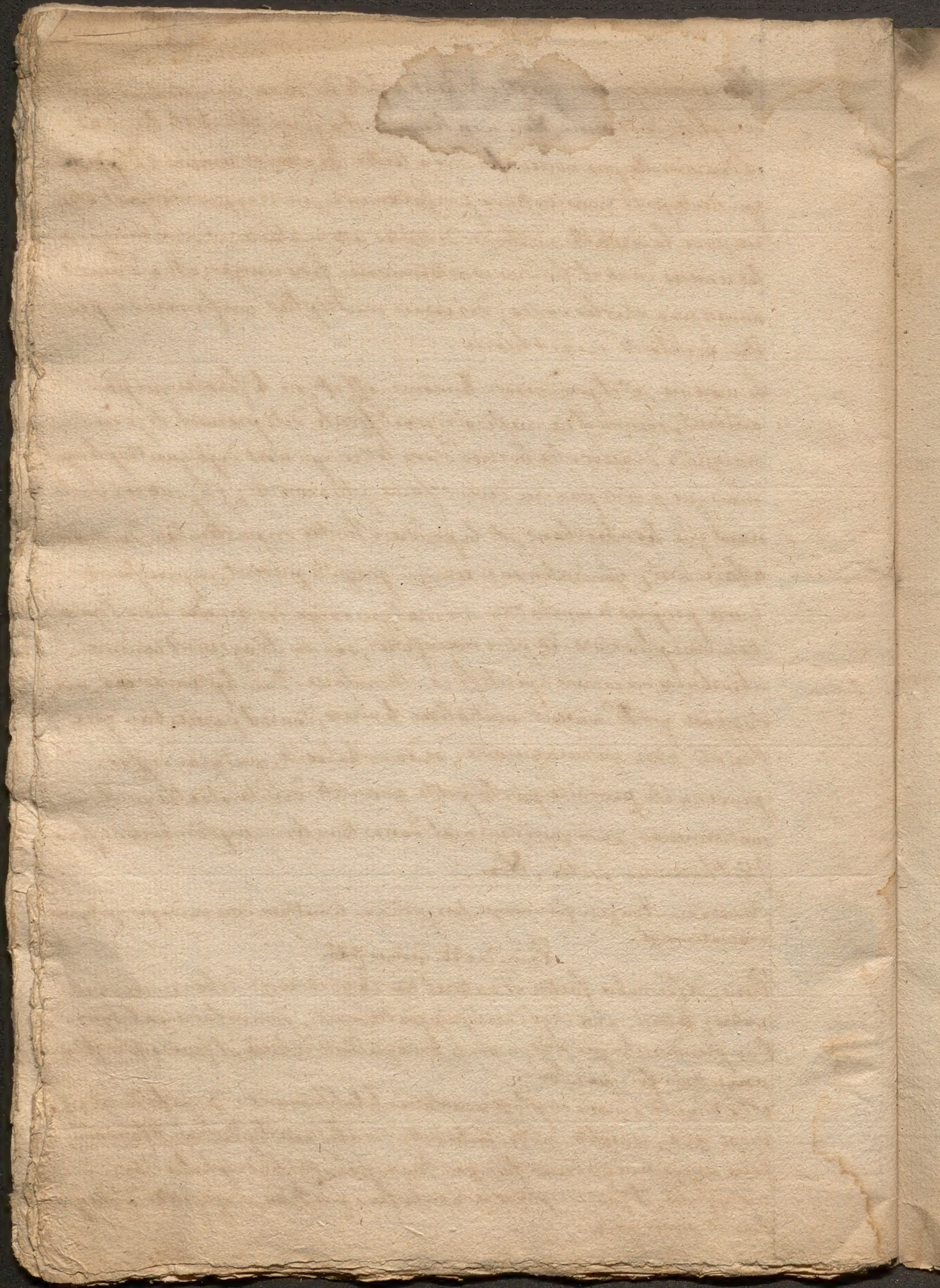
Remède dont on peut faire usage, lorsqu'on a eu le malheur d'être mordu par quelque animal enragé.

Poudre de M. Georges Jobb.

Prenez de fin nabre statua et naturel aa 2℥ gr. et 20 gr. de bon musc, vous mêlerez le tout avec 5℥ d'un Syrop quelconque, pour en faire un bol que l'on prendra chaque jour; mais si la rage étoit déclarée, il faudroit en faire usage trois fois par jour.

M. e Nugent a encore employé avec succès le bol suivant: ℞. apasfida gr. xij, musc gr. 2, camphre gr. vi. faites du tout un bol avec 5℥ de Syrop. Il faut en faire usage une ou deux fois par jour, mais si l'hydrophobie s'est manifestée, il faut en prendre toute fois par jour, et y ajouter à chaque fois d'opium gr. i.





Extrait du
Mercur de France
du
mois de Mars 1758. p. 128.

sur la Rage
Contre l'usage de Φ



